

LETTRÉ DE KABOUL PAR MADELEINE POULIN



«Les Afghans sont comme les journalistes ... ils ne sont pas très disciplinés.» Désinvolte, le fonctionnaire soviétique nous met en garde, pour la forme ...

À Kaboul, dit-il, il fait 29 degrés, et la situation est dangereuse. Nous ne pouvons pas garantir votre sécurité. Si vous avez peur, n'y allez pas. Le voyage pour Kaboul commence véritablement à Moscou, et nous y sommes, une douzaine de journalistes, affrontant l'humour bourru auquel l'espèce a droit depuis toujours de la part des attachés de presse. On est à deux pas du Kremlin, mais on pourrait se croire à Ottawa ou à Washington...

L'appareil d'Aéroflot décolle au milieu de la nuit. Au petit matin, nous serons à Kaboul. L'avion garde son altitude jusqu'à la dernière minute, puis plonge vers l'aéroport, dans un bouquet de fusées traçantes. Un journaliste japonais m'explique qu'il s'agit de pièces de métal chauffées à blanc. En tout cas, le but est clair : il s'agit de détourner les éventuelles fusées américaines *Stinger*, guidées par la chaleur, que les moudjahidin, embusqués dans la montagne pourraient lancer contre nous. Dans la cabine, on n'entend plus que les moteurs et une mélodie de Grieg, La Chanson de Solweig. Quand nous touchons le sol, le Japonais brandit son pouce en signe de victoire. Il est vrai que les moudjahidin ont déjà abattu un avion des lignes afghanes. Le feu d'artifice des fusées traçantes et le ballet des hélicoptères militaires soviétiques autour de chaque avion écrivent dans le ciel de Kaboul un message sans équivoque : la guerre continue. L'originalité des Accords de Genève, c'est qu'ils n'ont pas été accompagnés d'un cessez-le-feu.

Et l'ironie de notre présence ici, c'est que nous, les quelque deux cents journalistes, nous sommes invités à assister à une sorte de célébration, qui devrait être celle de la paix, puisqu'après tout, il s'agit de l'entrée en vigueur d'accords internationaux, paraphés par quatre pays, à savoir l'Afghanistan, le Pakistan, l'Union soviétique et les États-Unis, accompagnée de l'évacuation d'une armée étrangère, l'Armée Rouge. Tout se passera d'ailleurs comme si la guerre était finie. L'armée sovié-

tique défilera sous nos yeux couverte de fleurs lancées par les Afghans «reconnaisants». Mais pour y croire, il faudrait se boucher les oreilles, puisque les moudjahidin, eux, n'ont rien signé du tout, et que leurs roquettes et leurs camions pièges explosent et ponctuent ces drôles de journées de fête ...

Que fête-t-on ici, exactement ? En réalité, s'il y a quelque réjouissance non officielle dans l'air, elle provient du simple soulagement des gens fiers et indépendants, contents de voir partir l'étranger dominateur et souvent méprisant. Et c'est là que les choses se compliquent pour le visiteur.

... même les gens les plus attachés au régime veulent d'abord voir partir les Soviétiques. On se souciera ensuite de défendre Kaboul contre les moudjahidin.

«Comment ? Vous êtes membre du parti et vous êtes heureux de voir partir les Soviétiques ?» Et pourtant, même les gens les plus attachés au régime veulent d'abord voir partir les Soviétiques. On se souciera ensuite de défendre Kaboul contre les moudjahidin. Ils avouent en privé que l'appel aux Soviétiques a été une erreur, tout comme Moscou reconnaît, officiellement maintenant, avoir eu tort d'intervenir.

Qui sont-ils, ces communistes afghans ? Des ingénieurs, des techniciens, des gens instruits, avides de progrès à tout prix, comme ce vétérinaire ébloui par la Hongrie, lieu de ses études, et atterré à son retour par l'état de sous-développement de ce pays des mille-et-une nuits. Dans un pays où l'espérance de vie est de trente-huit ans, les communistes sont des médecins, comme le Dr Najibullah, président actuel, premier visé par la prévision américaine annonçant un effondrement rapide et inévitable du régime après le retrait soviétique.

Le Dr Najibullah nous a accordé une entrevue dans une petite salle du palais présidentiel où nous l'avons attendu sous l'oeil anxieux

d'un secrétaire, pour qui les journalistes restent des gens avec qui l'on ne plaisante pas. Attitude partagée par le président qui entre et s'assied sans tendre la main. Grand, massif, moustachu, les traits épais, dans sa tenue sportive à manches courtes et col ouvert, le président, qui est au début de la quarantaine, ressemble davantage à un jeune entrepreneur qu'à un homme d'État. Un jour, dit-il les Afghans sauront que la présence soviétique a été bénéfique. Il ne nie pas que, pour l'instant, elle soit un poids politique. Il sait que les Américains prévoient sa chute rapide en l'absence de l'appui militaire soviétique, mais il croit que Kaboul peut tenir si les Accords de Genève sont respectés, c'est-à-dire, s'il n'y a plus d'ingérence extérieure. Mais les accords sont vagues sur la fourniture d'armes aux moudjahidin par les Américains. On sent que c'est une

la guérilla. De plus, ils sont courageux, mais ils sont divisés. Et là s'ensuit évidemment une discussion sur ce que serait l'Afghanistan après une victoire du plus fort des dirigeants moudjahidin, Goulboudine Hekmatyar, qui, même s'il est sunnite et non chiite, a des allures de jeune Khomeyni. Voilà qui est peu réjouissant ! À la mosquée, vendredi pour la prière, il n'y a que des hommes. J'y entre, la tête couverte d'un foulard, et je n'attire que quelques regards furtifs. Les Afghans sont courtois envers les étrangers.

À la mosquée, devant, un homme parle. À mes côtés, un vénérable professeur de français interprète, en chuchotant. L'homme à la barbe blanche, devant, dit : «Nous ne soutenons pas la révolution [communiste].» Il ne soutient pas non plus les moudjahidin. Il a été l'un d'eux, au Pakistan. Mais, dit-il, ils ont des discussions sans fin et recommencent toujours tout à zéro. Maintenant que les Russes s'en vont, l'objectif est atteint, et il faut saisir l'occasion de la réconciliation nationale. Le vieil homme, qui a été sénateur, dit qu'il est venu voir Najibullah pour lui tendre la main de la paix.

Le soir, j'ai revu le vieil homme, dans une réception offerte par des Américains d'origine afghane. Sayed Abdoul Wakil Sadaquat s'était exilé au moment du coup d'État communiste de 1978. Il croit que le bain de sang prévu par les Américains peut être évité, que la réconciliation nationale est possible, mais que Najibullah devrait démissionner.

Samedi après-midi, huit jours après notre arrivée, nous nous retrouvons dans un Tupolev, au son de la même interprétation douce-reuse de la Chanson de Solweig. Mais cette fois, c'est un avion des lignes afghanes qui nous ramène non pas via Moscou, mais par New-Delhi, en Inde, un pays d'Asie non aligné, qui a des problèmes, mais qui les résout à sa façon, et selon les principes de la démocratie. Ce n'est donc pas impossible. □

Madeleine Poulin est journaliste et co-animatrice de l'émission Le Point diffusée sur les ondes de Radio-Canada.